

Le panel de la polémique

Nathalie Barrié

Julien et moi, nous décidons d'aller faire un tour au Salon annuel de la Revue pour revoir, comme indiqué, l'éditrice qui a publié ses illustrations dans *Serpentin* (mon compagnon s'adonne à la gravure). Dès l'entrée, je suis attirée par une discussion qui a pour thème... « la polémique », ou plutôt son « absence notoire dans la critique littéraire ». Ça se passe au premier étage, dans la salle P.O.L., où nous rejoignons une trentaine de personnes installées sur trois rangées, face à un panel de spécialistes, quatre femmes et un homme, ça fait deux hommes en comptant le médiateur. Chacun a planté sa bouteille de Vittel à sa droite, meublant ainsi la longue table brune, aussi austère qu'un billot de poissonnier une veille de jeûne religieux. Référence quelque peu désuète, je l'admets.

Le médiateur lance l'affaire en remerciant les participants pour leur présence puis en s'adressant au public, qui aura droit à la parole, de préférence en fin de parcours : « Je rappelle ce qu'est une question : une phrase relativement courte qui se termine par un point d'interrogation. »

Rires étouffés dans l'assemblée.

Derrière la table, la discussion démarre. Un journaliste dégoupille la première grenade : aujourd'hui, on ne peut plus rien critiquer. La « critique littéraire » usurpe désormais son nom. Le consensus mou se généralise. Lui, valeureux Maxime Duschtroumpf, s'est sérieusement vu traîner dans la boue pour avoir critiqué un roman, un bon roman entre parenthèses, mais là n'est pas le débat, la question est ailleurs, le problème étant que ce texte véhiculait des idées dangereuses et qu'on ne pouvait pas les laisser passer sans les dénoncer, tout

cela était trop grave. Son rôle de journaliste étant de lancer l'alerte. Et qu'on ne dise pas qu'il n'a pas droit à la parole sous prétexte qu'il ne fait pas partie d'on ne sait quel cénacle, ou plutôt si, on le sait : celui des universitaires, des intellectuels bon teint qui ignorent les journalistes sans parler du public. La parole, la critique, ne peuvent continuer à être confisquées par une minorité qui disqualifie les neuf dixièmes de la population en les renvoyant à leur soi-disant nullité.

Le médiateur interrompt Duschtroumpf pour recentrer le débat et interroger Delaschmol, pur spécimen universitaire.

Celle-ci contourne la grenade duschtroumpfienne pourtant dégoupillée – à moins que ce ne soit une poupée russe, la critique dans la critique – pour enfourcher un autre cheval de bataille. Oui, l'air du temps est consensuel à plus d'un titre. On parle souvent, par exemple, d'écriture féminine, qu'est-ce que ça veut dire l'écriture féminine ? On ne parle pas d'écriture masculine. (Là, je pense à l'enseigne d'une boucherie chevaline, va savoir pourquoi. J'ai un peu de mal à me concentrer.)

...Et chose plus grave, on entend des voix, au sein même de l'université, venant de personnes pourtant censées enseigner les *gender studies*, discipline que nous héritons du monde anglo-saxon, reprendre les idées toutes faites des piliers de bistro du coin sur les comportements genrés, à croire que la société est fortement attachée aux clichés sexistes : les auteures (autrices ?) et autres femmes seraient plus sensibles et moins téméraires que les hommes, plus patientes mais moins créatives, blablabla et j'en passe.

Elle se sert une rasade de Vittel. Qui sonne le glas de sa prise de parole.

Une autre intervenante saisit la balle au bond : ce n'est pas du tout le discours, ou plutôt la réflexion attendue de spécialistes de la question. Elle peut assurer que les études de genre, c'est tout l'inverse, et croyez-la, ça la connaît. Et qu'il convient, justement, d'écarter les clichés pour procéder à un dépouillement des critères normés assignés à chaque sexe afin d'amorcer une réflexion, autant que possible, à partir de l'humain. Elle a formé des formateurs et des formatrices

qui ont eux-mêmes écrit maints articles scientifiques, elle sait de quoi elle parle, elle travaille sur le sujet depuis quarante ans. Elle est donc extrêmement étonnée par ce qu'elle vient d'entendre, notamment à l'idée que des spécialistes en soient encore là de nos jours. Elle veut croire qu'il s'agit de réactions isolées dont elle ne peut penser qu'elles se généralisent, ce serait induire le public en erreur, faire preuve d'un manque de professionnalisme atterrant. On n'est pas là pour colporter les poncifs du café du commerce, le public ne s'est pas déplacé pour entendre ce genre de propos.

La première intervenante lève les yeux au ciel, prenant l'auditoire à témoin de ce qu'elle considère comme une attaque directe à son endroit. En état de sidération, l'auditoire, pourtant doublement sollicité, ne réagit pas. Chez l'enfant, on parle je crois de « surstimulation » paralysante, mais je m'égare, la psychologie n'est pas au programme.

Le médiateur interroge une troisième femme, plus âgée, qui donne des signes tangibles d'agacement. Celle-ci précise qu'il y a, pour aborder certains sujets de manière critique, éclairée et éclairante, au-delà de la question du genre, une question de compétence. Or il n'est pas « révolutionnaire », mais au contraire relativement consensuel, pour ne pas dire démagogue, de répandre l'idée que tout.e un.e chacun.e peut donner son avis sur tout et n'importe quoi. Autrement dit, d'aucun.e.s, qui se donnent l'air de revêtir la cotte de maille de Jeanne d'Arc, ne font souvent qu'enfoncer des portes ouvertes et courtiser les faveurs, l'assentiment de la vox populi. Mais nous méritons mieux que ces pourfendeurs des moulins à vent imaginaires. Sur des sujets d'un certain niveau, on a besoin de savoir, on a le droit de savoir d'où une personne parle, quelles sont ses sources et ses antécédents. Les réseaux sociaux entretiennent la pagaille, le mélange des genres, et tendent à donner l'illusion qu'une voix équivaut à une autre, ce qui n'est pas le cas.

C'est dégueulasse de dire ça, interrompt la quatrième paneliste, une jeune journaliste non universitaire, qui a manifestement rongé son frein jusqu'à l'os. On ne peut disqualifier la voix de quelqu'un sous prétexte qu'on ne connaît pas

sa biographie, son pedigree, et qu'il ou elle n'est pas adoubé.e par un petit cercle d'initiés bon teint qui tournent en rond en s'auto-congratulant les uns les autres, sans que rien se passe de concret. C'est du ronron qui tourne à vide. Du mou pour les chats.

La première intervenante reprend le fil, arguant que depuis le début, on ne parle pas de la même chose. Parle-t-on des réseaux sociaux, de Twitter, de Facebook où l'on trouve effectivement tout et n'importe quoi, ou parle-t-on de la critique littéraire telle qu'elle devrait être pratiquée par des intellectuels dont le métier est de publier via des canaux plus traditionnels ? De quoi parle-t-on au juste ?

La question semble légitime. Je tends l'oreille.

Le paneliste Duschtroumpf reprend la parole, puisqu'on en est, dit-il, ça y est, nous y voilà, je vous le disais bien, à cantonner la critique littéraire aux bancs de l'université, eh bien il va nous en citer, des fausses bonnes idées en matière de réflexion sur la société d'aujourd'hui. Tenez, un colloque universitaire est prévu sur le thème « La tyrannie des minorités ». Or il est très grave de présenter les choses sous cet angle. Quand on a un toit sur la tête et qu'on est bien à l'abri, notamment dans une structure universitaire, un endroit tout de même extrêmement protégé, il est scandaleux de présenter ainsi des minorités qui ont faim et qui sont à la rue. Aborder le problème sous ce jour ne présage rien de bon et ne peut qu'aboutir à un biais de classe, voire même politique, sur la question.

Tout dépend de quelles minorités on parle, reprend Delaschmol, ceci dit sans vouloir faire d'amalgame. Bien sûr qu'il n'est pas question de s'attaquer à des gens démunis, à des victimes dans une situation d'urgence extrême, et en ce sens le titre dudit colloque est en effet mal choisi et peut induire en erreur. Mais s'interroger sur la possibilité de prendre du recul sur ce qui se passe aujourd'hui, en particulier dans la critique artistique qui, à tous les niveaux et dans toutes les disciplines, brille par son absence, dans cette espèce de vide intersidéral entretenu à l'aune du politiquement correct, n'est peut-être pas si

inutile que cela, pour qui a le courage d'y réfléchir sérieusement. Et si les spécialistes ne font pas le boulot, il y a un risque : le vide intellectuel, la vacuité de la pensée, sa défaite en somme, comportant le danger d'attirer, puis d'accueillir le populisme, les démagogies simplificatrices dont s'emparent les plus motivés avec leurs slogans douteux, c'est-à-dire la gent politique et ses pires représentants, ceux des extrêmes.

Elle s'empare vigoureusement de sa bouteille, comme pour stranguler le clan Le Pen au complet.

À ce stade, je fais le compte des troupes. Ils ont dégommé : la critique et l'absence de critique, la liberté d'expression et sa remise en question, le flou du thème actuel et la particularité d'un thème à venir, égratignant au passage les études de genres et les universitaires. Match inégal. Pour un panel portant sur « l'absence de polémique », il semble que cette dernière, en fée Carabosse démissionnaire, nous ait refourgué un ersatz facétieux, un usurpateur de seconde zone. Le goût de la polémique s'avère insuffisant à la faire éclore. Et le consensus, orphelin du dialogue, option toutefois improbable, n'a eu sa chance sur aucun point.

Julien me tire par la manche, il en a assez entendu. *Viens, on se casse*, dit-il. J'espérais pourtant apprendre quelque chose. Or les échauffourées et autres échauffements de ces panelistes amateurs me laissent une impression de *tabula rasa*. Et je pressens que faute d'avoir ciblé l'ennemi, qui n'est pas en l'autre mais en nous-mêmes, c'est à dire partout, la guerre de la polémique n'aura pas lieu.

L'auteur

Nathalie Barrié nouvelliste, traductrice, parolière et chroniqueuse sur le site *Nouvelle Donne*, j'aime aller chercher la musique des mots. Les éditions *Rue Saint Ambroise* me permettent de partager quelques-uns de ces délires.